

L'Aube

Tu m'avais dit, "vous vous tenez toujours comme cela ?" Il y a longtemps : c'était hier. Ou demain. Depuis nous nous aimons ; avant nous nous aimions sans le savoir. Tu aimes tout de moi, sans discernement, sans faire de détail, ou plutôt comme tu le dis maladroitement, "en gros et en détails". Je t'aime, de mon côté, comme une folle, et nous ne connaissons de cet amour que son impossible qui le fait survivre. Il n'en est que plus fort parce qu'il est le bonheur d'un 'malgré tout' qui défie les lois des hommes et leurs habitudes sociales, leur imbécillité et leurs mesquineries.

Quoi de moins étonnant qu'une femme rencontre à nouveau un ancien professeur lors d'une réunion d'une société dite savante ? Le plus curieux reste bien qu'ils ne se soient pas retrouvés plus tôt, étant pendant près de dix ans devenus collègues. L'éloignement, certes ; l'enfermement, plutôt, chacun dans sa ville, dans son université, dans son travail. Nous étions pris au piège comme des oiseaux par un système qui n'avait pas de place pour les mouvements du cœur, mais seulement pour les mutations ou les changements d'échelon et leur improbable arrivée. Cependant lorsque j'avais quitté ton université, bagage en poche, je n'avais cessé de penser à toi. Et lorsque j'avais cru me marier, quelques années plus tôt, tu es bien le seul de mes anciens professeurs à qui j'ai osé envoyer un faire-part... Etait-ce là un hasard ?

Le milieu universitaire où j'étais ressemblait au tien, certes ; mais tu jouais dans la cour des grands. Tu y tenais une place honorée parmi les tiens, tandis que je n'étais qu'une obscure sans grade dans une université plus neuve et plus petite. J'étais bien jeune encore, mais mon espoir d'atteindre aux honneurs les plus convoités était à la mesure de mon désir d'en découdre avec les collègues : proche de rien. J'étais sans doute prête à goûter au gâteau si l'on m'en offrait mais non pas à croire que j'étais bel et bien dans un panier de crabes. Toi, tu étais au sommet, même si tu n'avais pas choisi de lutter tout jeune pour prendre la place qui te revenait. C'est le travail qui avait payé pour toi, et ta réputation n'en était que plus assurée.

Je me souviens pourtant. Tu étais jeune encore, et je n'étais qu'une gamine bien peu hardie. Pourtant, combien de fois es-tu passé me cueillir pour me ramener à déjeuner chez toi, où j'étais reçue avec bienveillance par ta femme. Elle savait que je m'étais liée avec votre fille qui, elle, s'était éloignée et vivait loin de vous ses ambitions et ses désirs. Tu me donnais rendez-vous tout près de chez moi, mais jamais à ma porte, par une curieuse discrétion, et tu m'embarquais dans ta voiture comme un gamin.

— Bonjour, Claire. Vous voila bien fraîche et ce chemisier rose convient à votre teint. Montez ; nous avons encore quelques nourritures terrestres à prendre au passage.

Je ne savais que bafouiller quelques banalités sur le temps qu'il faisait, tandis que tu faisais presque toujours une courte halte devant la pâtisserie toute proche où tu avais – ou ta femme – commandé un gâteau. Car tu étais gourmand de tout, et il fallait que je sois bien aveugle et naïve pour ne pas voir comme tu me dévorais des yeux, avec une candeur qui ne disait que trop la sincérité de tes

élans. Tu posais la voiture en double file la plupart du temps devant la pâtisserie, et laissais tourner le moteur de façon à m'empêcher d'en descendre. Je te revois, toujours en costume sombre, haute silhouette qui s'engouffrait dans le magasin pour ressortir encombré du pain et du paquet du gâteau que je descendais prendre pour te débarrasser. La plupart du temps tu ne voulais rien me confier et posais tout sur la plage arrière, prétendant par pure flatterie que cela risquait de tacher mon tailleur.

Ces repas chez toi m'étaient toujours à la fois pénibles et très doux. La douceur n'était pas seulement celle d'un foyer qui m'accueillait avec gentillesse, moi qui vivais seule loin de ma mère et venais de perdre mon père. Il y avait bien plus, que j'aurais été alors fort incapable d'analyser, aussi évident que cela puisse paraître. Il y avait une caresse. Tu me contemplais, et tout en toi me flattait, ton regard, tes propos, tes taquineries malicieuses, ta façon surtout de me mettre mal à l'aise tout au long du repas qui n'en finissait pas.

— On voit bien, Claire, en regardant la luminosité de votre teint, que vous êtes d'une essence supérieure ; non comme nous qui sommes noirs comme des pruneaux. Et vous devenez rose à tout moment !

Je rougissais et bafouillais, ne sachant comment prendre ces remarques. Ta femme te réprimandait doucement, sachant bien que tu t'amusais. Entre deux bouchées, vous m'interrogiez ainsi que la politesse l'exige ; et je parlais de mon pays, de mes montagnes, de mon enfance et de ma famille, pour m'apercevoir soudain que je devais être ridicule et que tout cela ne vous importait pas. Mais vous me laissiez croire que si, que mes propos étaient des plus intéressants, et que vous appreniez des choses avec moi. Mais bien après le café servi au salon, il arrivait toujours un

moment où l'un d'entre vous prétendait que je devais m'ennuyer, ou que j'avais sûrement autre chose à faire que rester entre vous deux, et qu'il importait donc de me ramener en ville. Ce qui ne traînait jamais : aussitôt dit, aussitôt fait. Même si je m'étais plongée dans la contemplation du foyer crépitant ou si j'avais envie d'en savoir plus sur un poète dont tu avais parlé en cours, il fallait partir. Le retour se passait le plus souvent dans un silence inconfortable, un peu gêné de mon côté, toujours mystérieux et souriant du tien. Je n'ai compris que plus tard que tu pensais déjà à la prochaine fois où je viendrais pour toi illuminer un repas, et te faire te sentir un jeune homme amoureux.

De mon côté, j'attendais sans comprendre ces brefs rendez-vous, me persuadant pour éluder la vérité que j'étais seulement flattée d'entrer ainsi dans l'intimité d'un de mes professeurs. Mais mon cœur battait chaque fois la chamade, et je voulais croire que c'était de la timidité. En cours, puisque tu étais l'un des professeurs qui nous préparaient à l'agrégation, rien ne transparaisait de la personne que j'avais vue la semaine précédente dissenter entre la poire et le fromage sur la transparence de mon teint. Tu te comportais avec le plus grand sérieux de façon à ne pas risquer une allusion qui me gênât devant mes camarades, ni te mettre toi-même en danger. Un jour, je te rendis un devoir, soigneusement tapé à la machine, ce qui n'était pas monnaie courante à l'époque, et que j'avais glissé, comme pour le protéger, dans une pochette cartonnée. Un message silencieux était passé : lorsque tu me le rendis, avec une note aussi honnête que possible, tu oublias la pochette afin de pouvoir me la rendre un peu plus tard, venant vers moi exprès dans la salle pleine d'étudiants affairés à ranger leurs cours. Tu arborais un sourire malicieux et complice :

— J'avais oublié l'écrin...

Je bafouillai comme à mon habitude pour te remercier et te demander si ma note était méritée au niveau du concours. J'étais dupe cependant, ou aveugle à tout ce qui se disait dans ces brèves entrevues, ces attitudes trop franches ou trop gênées. J'étais aveugle pour la simple raison que je n'étais pas prête encore à partager quelque chose d'aussi fort, d'aussi doux que ce qui naissait là entre nous.

Et pendant deux années le petit manège dura ; la seconde année je me rendais plus souvent chez vous, et j'avais maintenant ma voiture ce qui me permettait de me rendre plus aisément dans votre banlieue résidentielle, sans t'obliger à descendre en ville. Tu m'invitais à la fin d'un cours, me disant l'heure et le jour où j'étais attendue. Je mûrissais un peu, devenais moins timide ; j'apportais de petits présents, et c'était moi qui maintenant me chargeais du gâteau, connaissant mieux vos goûts. J'étais devenue la confidente plus que l'amie de ta fille et Michèle m'écrivait de Paris des lettres enflammées aussi bien à propos de son engagement féministe, que de son amant américain ou de ses cours d'auditrice libre à Saint Cloud. Sans oublier que l'année 68 arrivait à grands pas, sans que nous puissions nous douter de ce qu'elle allait avoir comme conséquences pour nous. Et je continuais à vous rendre visite, plus détendue maintenant, plus confiante aussi, avec la vague impression que ma visite compensait quelque peu l'absence de Michèle.

Nous formions un petit groupe de filles qui avions l'habitude de travailler et de sortir ensemble. Nous étions toutes célibataires, sans même un petit ami, et n'en cherchions pas. Nous sortions les unes chez les autres, au théâtre ou au cinéma, ou encore à la patinoire et au bowling adjacent. Arlette était la plus vive de nous toutes ; elle vivait très loin de sa famille, dans une totale indépen-

dance financière et sentimentale. Nous avions deux Nicole, le jour et la nuit. L'une était volontairement prolétarienne en esprit et en fait : si par malheur on lui demandait la profession de son père, elle répondait d'un air de bravade, "tuyautier", comme si ce devait être le plus beau métier du monde, bien mieux que ministre ou P.D.G. En général on ne revenait pas sur la question. Elle était d'une famille en effet très modeste de sept enfants, et avait connu des conditions de vie que nous ne soupçonnions même pas. Elle avait même, comme pour faire pleurer dans les chaumières, une petite sœur mongolienne à laquelle elle était particulièrement attachée. Elle était la seule de sa famille à avoir eu la chance et les capacités de faire des études et comptait bien aller le plus loin possible.

L'autre Nicole, fille de commerçants comme moi, mais beaucoup plus aisée et naturellement bourgeoise était d'une infinie gentillesse mais ne pouvait s'empêcher de prendre des airs de mijaurée. Elle était passablement anorexique et nous jonglions pour lui faire avaler une salade et un fruit les jours où nous nous retrouvions au seul restaurant correct du campus. C'était une sportive, elle était grande et belle fille malgré son excessive minceur, et les garçons lui tournaient tous autour, bien qu'elle ne le vît point.

— Tu fais ta maîtrise sur quoi déjà ? Demandait naïvement l'une des Nicole.

— "La Maladie Romantique" répondait l'autre, sans se démonter.

— Oh, mais c'est les tubards, ça ? reprenait la première qui avait très bien compris.

— Écoute, c'est 'ma' maîtrise, et personne ne t'oblige à t'intéresser au romantisme. Tu crois que je me passionne pour la naissance du syndicalisme, moi ?

— C'est bien le tort que tu as. En termes de retombées sur la société actuelle, que ce soit en Angleterre ou ailleurs, c'est autrement important. Tout le monde s'en fout, du mal de vivre de tes poètes alors que c'est les syndicats qui mènent la vie sociale maintenant. Ça peut pas faire de mal de savoir comment ils se sont formés et pourquoi. La lutte, elle est toujours la même.

— Cela ne peut pas faire de mal non plus de s'intéresser à la littérature. C'est notre héritage culturel aussi, et le mal de vivre de 'mes' poètes c'est peut-être le même que celui qui a donné naissance aux premiers syndicats. Ils étaient passablement romantiques, si ma mémoire est bonne !

Nos deux Nicole ne se supportaient que parce que nous formions un groupe et que le courant passait bien dans l'ensemble ; mais chacune avait du mal à comprendre l'autre, même lorsqu'elles étaient d'accord sur le fond. Le résultat était un statu quo sociable pour les relations de travail et beaucoup de concessions de part et d'autre.

Il y avait aussi Simone, une fille immense et maladroite, empêtrée dans des vêtements qu'on aurait cru de deuil, qui en tous cas n'étaient pas de notre temps. Des jupes plissées lui tombant aux chevilles, des chemisiers brodés de grand-mère, les cheveux longs roulés en torsade sur la nuque. Elle était adorable et s'entendait avec tout le monde. Une fois que nous ne l'avions pas vue aux cours, nous avons osé aller chez elle pour prendre des nouvelles. Ses parents, un vieux couple charmant et désuet dans un intérieur de retraités qui n'avait sans doute pas changé

depuis une éternité, nous reçurent fort aimablement dans l'entrée, mais nous interdirent la chambre de leur fille parce qu'elle avait 'la migraine'. Cela nous dépassait : nous étions plus simples entre nous. Mais Simone sortit enfin de sa tanière, livide dans une immense robe de chambre sombre pour nous donner les papiers que nous étions en train de travailler ensemble. Elle ne nous retint pas, visiblement souffrante, mais par la suite nous primes la précaution de téléphoner pour prendre des nouvelles.

Jacqueline travaillait aussi avec nous, mais nous la fréquentions moins, sauf pour les préparations en commun. Elle vivait avec son père veuf, un homme d'affaires fortuné et jouissait d'une totale liberté. Elle était la seule d'entre nous à avoir un fiancé et ce simple fait la séparait de nous : elle sortait sans nous, et ne participait pas aux petites réunions chez les unes ou les autres.

Un oiseau à part faisait partie de notre groupe : François. Il était solitaire, petit, malingre, très vif et aussi intelligent que paresseux. Il sortait de son côté, nous n'avons jamais su où, mais travaillait avec nous et participait à nos préparations du programme. Il prétendait, lorsqu'il était avec nous toutes qu'il 'avait son harem'. Sans doute éprouvait-il pas mal de frustrations dans la vie qu'il menait et qui nous resta cachée. Il sortait beaucoup, buvait de même, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir souvent les meilleures idées ou le plus de documentation. Son frère enseignait à la même université où il avait brillamment réussi, et François devait se sentir le vilain petit canard de la famille. Il nous aimait bien mais ne se confiait guère. Nous fûmes choquées mais non point surprises lorsqu'il jeta sa voiture sous un camion à cinq heures du matin, un jour de pluie, en pleine préparation du concours. Nous l'avions vu la veille, enjoué, ironique, comme à son ordinaire, mais le mal de vivre ne se dit pas toujours même

aux amis qu'on voit le plus souvent. Nous nous sommes aperçues alors que nous n'avions rien su de lui, qu'il nous avait laissé une façade de joyeux luron et qu'il nous avait caché la peine qui l'habitait. Qu'aurions-nous pu faire, d'ailleurs ?

Notre groupe se réunissait donc pour le travail et les distractions. Nous allions faire du ski dans les stations toutes proches quand nous avons le temps, c'est à dire bien peu souvent. Nous étions prises, il faut le dire, par un travail plus qu'absorbant. On allait chez celles d'entre nous qui avions un logement indépendant, surtout chez Nicole, la bourgeoise, Arlette et moi-même. Nous avions des goûts et des joies simples. Nous nous sommes retrouvées une fois chez moi, je me souviens pour faire un festin de spaghettis 'bolognaises'. Nicole, la pratique, m'avait donné la liste des courses car je n'étais pas grande cuisinière. Nous étions toutes chez moi de bonne heure : la soirée allait être longue et consacrée à un travail ardu. Notre cuisinière en chef arriva bonne dernière du fond de sa cité et se mit aussitôt en devoir de faire frire les biftecks hachés. Pendant ce temps, sur l'autre plaque, j'étais chargée de faire cuire les pâtes. Rien de plus simple. Je pris une grande casserole pleine d'eau et au moment où elle allait bouillir je sortis une assiette et ouvris le paquet de spaghetti. Comme je l'avais vu faire à la maison, comme je l'avais toujours fait moi-même, je me mettais en devoir de briser les longues tiges en morceaux lorsque le chef intervint juste à temps :

— Pauvre folle ! Qu'est-ce que tu vas leur faire à ces pâtes ? Tu es pire que les anglais ! Comment tu vas les rouler si tu les casses ?

— Mais elles sont beaucoup trop longues pour entrer dans la casserole, il faut bien les casser. J'ai toujours fait comme ça !

— Tu manques vraiment d'imagination, ou tu as peur de te chauffer les doigts ; laisse-moi faire, et va mettre le couvert, plutôt.

Il ne me restait plus qu'à la regarder plonger les spaghettis dans l'eau bouillante, en faire ramollir l'extrémité pour pouvoir les enrouler comme en un tourbillon. Nous étions cinq et je trouvais déjà que cela faisait beaucoup de pâtes en même temps. Je décidai donc de rendre pour ce soir là mon tablier et de confier la cuisine à plus compétente que moi. Mais nous en avons pris des fous rires, autour d'une fondue savoyarde arrosée de vin de mon pays, ou d'une pizza ! Chaque dîner ensemble préluait à une séance de travail et bien souvent le vin nous donnait des ailes, et les idées devenaient folles. Nous nous entendions toujours bien pour le travail et nous réunissions soit chez Nicole soit chez moi qui avions chacune un studio central capable d'accueillir cinq ou six personnes. Nous y étions plus ou moins entreposées, mais cela ne nous gênait pas, qui sur le canapé, qui sur le bras d'un fauteuil, qui sur un tabouret haut perché, ou encore, la plupart du temps par terre car il fallait de la place pour étaler les ouvrages, les dictionnaires, nos multiples feuillets et classeurs. Et jamais aucune d'entre nous ne se sentit lésée, ni personne n'eût le sentiment d'avoir emprunté une idée, tant l'entente était bonne entre nous. Nous étions assez nombreuses pour éviter ce genre de mesquineries que nous aurions sans doute connues à deux ou trois.

N'empêche que nous ne savourions guère la vie réelle. Les Jeux Olympiques nous effleurèrent en cet hiver blanc et glacé. Certaines d'entre nous, les plus hardies, y trouvè-